

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

Quebec, Jeudi 17 Décembre 1857.

L E

FANTASQUE,

REVUE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE DES HOMMES ET DES CHOSES.

IMPARTIALITÉ — RAISON — DEVOIR.

Vol. I.]

IMPRIMÉ PAR O. CÔTÉ, PROULX ET CIE.

[No. 5.]

QUÉBEC:

JEUDI, 17 DÉCEMBRE 1857.

LE COLONEL GUGY.

Le colonel Guky est un fameux garçon, c'est-à-dire, un colonel des plus fins qu'il y ait ici-bas. En outre, le colonel est un homme populaire, c'est-à-dire, un homme qui aime le peuple et sait lui témoigner en toute occasion le dévouement le plus exemplaire et souvent le plus mal récompensé.

Mais si le colonel est un homme fin, cela ne veut pas dire qu'il soit l'individu le plus chanceux de la terre ; et si le colonel aime le peuple, ce n'est pas à dire non plus que le peuple aime excessivement le colonel.

Voici maintenant une petite anecdote qui démontre exactement la vérité de notre préambule.

Un jour (jour heureux!)—c'était le lundi, 7 décembre 1857—le colonel voyant qu'une foule de peuple s'était assemblée devant l'hôtel St. George, se dit en lui-même : " Si je haranguais ce bon peuple, ça ne lui ferait pas de mal, et ça pourrait me faire du bien." Aussitôt et comme si l'on eût deviné l'intention de l'aimable colonel, une voix, puis deux voix, puis une troisième voix l'appellent vivement à prendre la parole. Le colonel, qui n'est jamais cérémonieux mal à propos, accepta de son air le plus adouci la bienveillante invitation :

" Messieurs, dit-il, en se pinçant la moustache, vous êtes tous de braves ouvriers sans pain et sans emploi, et vous venez ici demander au gouvernement du travail. L'honorable commissaire en chef des travaux publics vous a répondu, il vous a dit que, lundi prochain, il vous donnerait de l'ouvrage. Voici comment je raisonne sur cette affaire : Ou cet homme vous a dit la vérité, ou il ment. S'il vous a dit la vérité, c'est une chose que nous ne pouvons savoir aujourd'hui ; attendons à lundi prochain, et si alors il exécute sa promesse, vous serez satisfaits et tout sera dit. Si, au contraire, messieurs, le commissaire des travaux publics ne vous donne pas d'ouvrage, oh ! en ce cas il manque à ses engagements, et il faudra que vous lui en fassiez subir les conséquences. S'il vous trompe de la sorte, mes bons amis, il faudra vous présenter ici de nouveau ; il

faudra le poursuivre et le presser jusqu'à ce que vous ayez obtenu justice entière. Et s'il vous faut un homme qui réclame pour vous, qui se mette à votre tête pour vous faire obtenir cette justice, pour faire entendre partout où il le faudra la voix du peuple, cet homme, messieurs, ce sera votre serviteur, votre ami le plus intime, en un mot ce sera moi ! En attendant, que les *bénédictions* du ciel tombent sur vous en pluie abondante et qu'elle ne vous soient jamais épargnées !

Des hurrahs multipliés retentirent à ce discours triomphant du pieux colonel. La foule s'écoula paisiblement comme elle était venue, en attendant le jour *qui allait venir*, chacun pensant au fond de son âme que le colonel lui fournirait *de quoi boire et manger* !

Lundi dernier, même rassemblement au même endroit ; il y avait de l'ouvrage pour quatre ou cinq cents hommes et tous, par conséquent, n'en avaient pas. On s'inquiète, on s'agite, et voilà notre colonel qui apparaît au-dessus de la foule... On se tait, on l'écoute l'oreille béante :

“ Messieurs, cria-t-il de sa voix la plus solennelle, vous avez de l'ouvrage, et vous n'en avez pas assez, je l'avoue, mais il n'y a qu'un seul remède à votre mal, c'est de le prendre en patience !... Si quatre cents ouvriers seulement ont de l'ouvrage, c'est toujours un commencement... Attendez un peu, mes bons camarades, et *bientôt* vous serez employés en plus grand nombre... Patience !... ”

Mais les bons camarades ce jour-là manquaient beaucoup de patience ; ils se fâchèrent sérieusement contre le colonel. “ Tais-toi, *liche-plat*, et parle autrement que ça au pauvre peuple ; ça n'est plus des paroles qu'il nous faut, c'est de quoi manger ! ” dit l'un. “ Descends-moi de là, sacré-pan, avec tes discours d'enjoleur ; l'autre jour tu devais nous donner de l'ouvrage, et maintenant tu viens nous dire de prendre patience ! A bas, serpent à sonnettes, traître, à bas !... ” dit un autre, et l'orage populaire grossissait de plus en plus, et semblait menacer de quelque malheur la tête de l'infortuné colonel.

Le colonel est brave, mais il était seul, et un Bonaparte ne pourra jamais suffire contre une légion d'hommes. Que faire !

Mais le colonel est doué d'une tête féconde, et cette tête enfante au besoin des prodiges. Il releva le menton, se repinça la moustache, et sa voix semblable au bruit soudain qui domine les bruissements d'une onde agitée se fit entendre :

“ Mes bons camarades, permettez-moi de vous dire....

“ Ecoute, *mon cher camarade*, s'écrie un des assistants : tu n'as qu'une chose à faire, c'est de répondre à ce qu'on va te demander : As-tu les moyens de nous donner de quoi manger ? Réponds, carcasse ! ”

— Messieurs, permettez-moi....

— Pas de permission ! réponds à ce qu'on te demande : As-tu de quoi manger à nous donner ?

— Hé bien, oui, j'ai les moyens de vous donner de l'ouv....

— C'est tout de suite qu'il faut que ça se fasse, mille gueux !...

Le dialogue menaçant de finir très mal, le colonel fait un suprême effort et réussit à se faire entendre...

“ Messieurs, un petit mot, s'il vous plaît. Rendons-nous au palais de justice, et là je vous dirai par quels moyens vous devez avoir du travail et de quoi manger. Consentez-vous ?.. ”

—Oui, oui, cher petit coq, nous consentons à ce que tu descendes de ton escabeau ; mais nous allons t'aider pour que ça aille plus vite...

Et voilà qu'en effet l'on se met à *descendre* le colonel. Douze poignets vigoureux le saisissent au corps ; on vous le pousse et repousse de toutes les façons afin de mieux l'*embrouiller* ; puis enfin, on porte le colonel à la tête de la phalange *ouvrière* qui se forme en cortège et se met à le suivre en se dirigeant vers le palais de justice.

Le colonel avait l'air en ce moment d'un homme qui aurait mérité la corde. Il y a des gens qui la filent, et on ne le dirait pas à les voir.

L'histoire nous dit que chez les anciens on immolait en certaines occasions un bœuf à la divinité : mais on avait le soin de couronner de fleurs l'animal que l'on allait sacrifier comme pour tempérer la rigueur du sort qu'on lui faisait subir.

Nous ne voudrions pas commettre l'impertinence de comparer le colonel à un bœuf, mais nous disons que dans cette circonstance au moins, ceux qui le suivirent le traitèrent bien moins cérémonieusement que le quadrupède des temps anciens. Au lieu de lui mettre des fleurs sur la tête, on lui chiffonnait impitoyablement le casque, et, en échange des bénédictions qu'il avait appelées, au secours de ses persécuteurs, ces derniers lui distribuaient libéralement des épithètes nobles, des quolibets retentissants et jusqu'à des taloches assez rudes. Pauvre cher colonel !

Cette farce devait pourtant aboutir à une fin. On arrive au palais de justice. Savez-vous, lecteur, ce que fit alors le colonel ? Tout naturellement il voulut se faufiler dans l'édifice, mais on lui marchait sur les talons : la résistance était inutile et la fuite impossible. A cet instant critique, un homme élancé comme une flèche et blanc comme un fantôme de l'autre monde, s'élance au dehors à la rescousse du colonel.

—Tiens, s'écrie un des assaillants, voilà bien le colonel Gagy, ce sacré... qui se déguise pour nous échapper... ah ! arrête un peu...—On saisit donc le nouveau personnage et on le serrait déjà furieusement contre le mur de l'édifice ; mais on avait tort cette fois ; le survenant en question n'était pas le colonel : c'était le vénérable M. Burroughs qui venait au secours de l'homme populaire. On le reconnut par bonheur, et on lui permit de s'esquiver bel et bien, grâce à l'intervention d'un jeune avocat venu à son secours.

Pour le colonel c'était bien autre chose ; on voulait absolument lui faire dire devant le peuple *de quelle manière* il allait *nourrir* tout ce monde-là... et le colonel résistait, ou plutôt faisait mine de consentir... mais le fait est qu'il ne le consentait nullement.

Or, devinez, lecteur, comment le colonel a pu s'échapper des mains de ces questionneurs incommodes, qui le tenaient en leur pouvoir comme un chat tient une souris entre ses griffes puissantes. Un incident nouveau surgit et le sauve au lieu de le perdre, car la Providence vient souvent en aide aux colonels comme elle vient au secours des ivrognes, dans les cas les plus désespérés. Soudain des cris se font entendre : c'est un loyal irlandais qui, furieux contre le colonel, apparemment parcequ'on ne lui faisait pas de mal, agite en l'air un bâton menaçant et commence à interpeller la foule aux portes mêmes du palais de justice. Le discours de cet homme éveille l'attention, les regards se tournent vers lui dans le même temps qu'ils se détournent du malheureux colonel. Celui-ci, char-

mé de cette diversion inattendue, en profite pour reculer adroitement dans un couloir et atteindre une des portes intérieures du greffe. Il se glisse en tapinois dans un appartement de l'arrière, et va se nicher dans un franc coin où le soupçon même ne pouvait l'atteindre. Pendant que la tempête continue au-dehors, le colonel reprenant ses esprits se tâta le poulx et se dit à lui-même :

“ Après cette maudite gabarre, je me retrouve en lieu sûr et à l'abri des coups des méchants. Mon poulx est calme comme l'âme du juste ; il bat exactement comme la pendule que voilà ! ”

Au bout de quelques instants, le tourlourou se fait entendre de plus belle. On s'est aperçu, mais trop tard il est vrai, de la fuite du colonel ; on s'élançe, on veut le rattraper, n'importe où il sera. Cependant, ceux qui le poursuivent sont à deux pas de lui et ne s'en doutent pas ; une porte ouverte cache à l'œil de ses ennemis l'entrée de sa cachette et le dérobe à toutes leurs recherches.

L'explosion populaire finit là. Dans l'impuissance de leur tentative à remettre la main sur la personne du *colonel*, les individus acharnés à sa poursuite se lassèrent et après une assez longue station devant le palais de justice, évacuèrent la place, se promettant bien de lier conversation une autre fois avec le colonel, si jamais il se retrouvait avec eux face à face.

Cette mésaventure que certainement le colonel ne s'était pas attirée, prète évidemment à la moralité que voici :

Les mouvements populaires qui enfantent de tels désordres sont à blâmer et les conséquences devraient en retomber sur les coupables. Il faudrait envoyer en prison les acteurs et mener les instigateurs au cachot.

P. S.—Nous apprenons que le colonel, ennuyé des désagrémens de la vie, émigre incessamment pour la campagne de... Nous ne dirons pas laquelle. Bon voyage, colonel, et portez-vous bien, s'il est possible.

CE QUE L'ON FAIT DANS LA MAISON NOIRE.

(Aux Collaborateurs du *Fantasque*.)

Messieurs,

Je vous demande la faveur de raconter dans le *Fantasque* ce que j'ai vu près de l'église St. Roch un jour de dimanche, à propos de la maison noire.

D'abord, les vêpres étaient finies, et je vis la porte du temple s'ouvrir à deux battans pour donner issue à la masse d'hommes, de femmes et de jeunes filles qu'il recelait. Tout ce flot de monde défila pêle-mêle (c'est l'usage) entre une double haie de jeunes céladons qui d'habitude assiègent les abords de l'église. Ces jeunes gens dont les uns sont de grands enfants et les autres de petits hommes, ont des moustaches comme celle du colonel Gagy, et ils ont l'air de supposer qu'ils règnent comme des souverains sur toutes les personnes qui les entourent. Ils se tiennent là sans aucun droit, mais c'est pour y contempler de jeunes *souveraines* couronnées de leurs seize ans et de chapeaux où les rubans sont quelquefois de trop....

En vérité, je ne puis comprendre comment des demoiselles sont capables de soutenir cette inspection que l'on fait si régulièrement de leurs

personnes. Mais, le dimanche dont je vous parle, j'en vis rougir quelques-unes, et je pris cela pour un signe favorable *des temps*.

Quand il n'y eut plus de monde et pendant que le bedeau refermait les portes du temple, je vis un tas de monde se diriger vers une maison située à droite de l'église et affaissée par le temps. Cette maison, débris d'une époque où vivaient nos grands pères, est noire en dedans comme à l'extérieur, et on dirait que les ténèbres y ont fait leur séjour. Elle est garnie de neuf fenêtres, d'une porte et de cinq lucarnes bien comptées.

Voici ce que me rapporta un voisin complaisant au sujet de cette bicoque de sombre apparence.

C'est de là, me dit-il, en me la montrant du doigt, que partent les flots de lumière destinés à éclairer le souverain peuple (comme si le souverain peuple avait besoin d'être éclairé !)

C'est de ce lieu que les politiques qui n'y entendent rien et les sénateurs qui n'ont pas de moustaches traitent des affaires du pays et lancent comme autant de feux d'artifices des idées qui vont porter l'éclat dans tous les endroits où il n'y avait auparavant que ténèbres.

Rien ne saurait donner une idée des couleurs si variées qu'étaient les fusées qu'on y tire.... fusées bleues... fusées rouges.... fusées clear-grits... fusées noires, autrement dites fusées ministérielles.

Ainsi donc, j'étais là.... en face de cette maison de mauvais augure.... à mine désavantageuse et à cinq lucarnes. J'étais là, confondu avec la masse des souverains.... et, comme tout le monde, je regardais la maison et les lucarnes.... Je pensai à Sterne se tenant à la porte d'une remise.

Enfin, la fenêtre s'ouvrit..., et un des souverains apparut, lequel pérorera.... Et tout près de moi, se tenait un orateur, fameux entre tous les orateurs.... J'aurais donné mes châteaux d'Espagne pour le voir apparaître aux rostres... il n'y alla pas.... Mais j'avais pu l'y voir quelques jours auparavant, et je le décriai tel qu'il apparut alors.

Si jamais il voyage en France, et qu'il ait à soutenir pendant vingt secondes le regard perçant de l'officier chargé de donner les passeports, à coup sûr on lira ce qui suit dans son signalement : 1o. Cravate blanche ; 2o. Front... bouche... nez... assez saillants pour qu'on ne puisse pas révoquer leur existence en doute ; 3o. Yeux... puis suivront une foule d'adjectifs que l'officier impatient aura été ensuite obligé de raturer... et au bout de tous ces adjectifs raturés, on pourra néanmoins déchiffrer encore les mots suivants : yeux ambigus... douteux... sur tous les sens... l'un à droite, l'autre à gauche... comme on veut...

Enfin, il était là dans la croisée.... comme une chandelle dans un fanal.....

Je voulais voir ses yeux, pour saisir son inspiration.... ses yeux étaient invisibles..... et l'inspiration aussi..... Maintenant, pourtant, je crus que ses yeux se tournaient en haut, vers le coq de l'église..... je regardai lâchant aussi, pour m'assurer si le coq ne faisait pas quelque excentricité ; pas du tout.... c'était le plus sage de tous les coqs.... et d'ailleurs, il faisait un froid à geler tous les coqs de l'univers.....

Et alors il fit deux saluts (pas le coq, mais l'orateur).... et leva deux fois les bras en l'air.... et se renfrogna deux fois dans sa cravate blanche.... et jeta ses regards.... sur lui.... autour de lui.... pardevant lui.... parder-

rière lui.... et cela par un seul mouvement de l'œil incompréhensible....
Mon Dieu, quel œil !!

Et, à la fin de la deuxième chute de ses deux bras, on vit sa poitrine se dilater, se gonfler de vent, et d'une voix de stentor, il s'écria, ou plutôt, il rugit :

“ Messieurs.... ”

.... A l'effet immense que ce seul mot avait produit, je m'attendais qu'il serait répété, bissé ; aussi le fut-il :

“ Messieurs.... nous sommes libres... vous êtes libres... je suis libre... (et chacun cria : Vive la liberté!)... et chacun remua les bras et les jambes, pour s'assurer qu'il n'était pas enchaîné) oui, messieurs... messieurs... le ministère... les ministres... les rouges... les bleus... les ministériels... les anti-ministériels... Brave population de St. Roch (et chacun releva la tête)... Nous Canadiens... les Irlandais... l'Exécutif... la Tenure Seigneuriale... le Grand Tronc... le coffre-fort de la Province... (chacun mit les mains dans ses poches)... la vérité... l'indépendance, messieurs... oui messieurs. ”

Des hurras multipliés se firent entendre... et puis l'orateur disparut... et les ténèbres se firent... et les souverains trouvèrent que cela était bon !!! Les yeux les plus perçants eurent entrevoir notre orateur dans le fond de la chambre, accablé sous le faix de tant de gloire... et écoutant modestement les éloges de ses amis ; un instant pourtant, il parut se recueillir, et quelqu'un l'entendit chuchoter : “ Mais, a propos, je ne sais pas si mes pilules...”

Mais, pendant ce temps-là, le premier orateur avait disparu... et la fenêtre était encore ouverte... et les yeux des spectateurs aussi... et leurs bouches donc ! ! !

Et un nouvel orateur apparut... Comme il approchait quatre heures, je crus que ce nouvel artificier nous dirait quelques mots sur l'opportunité du dîner... je crus qu'il allait faire briller à nos yeux un soleil où les *grigots* et les *rosbifs* se disputeraient les plus beaux rayons... Il n'en fut rien. Notre homme avait le département des fusées noires (autrement dites ministérielles) et, en cette qualité, il devait paraître absolument indépendant... même de son estomac... Il lança donc sa fusée qui fit entendre un son... métallique... Elle parut faire de l'effet ; on lui trouva un mérite... *éclatant*...

Et tout auprès de moi se tenait un petit homme... et ce petit homme avait de petits yeux... un petit nez... une petite moustache ; et il démenait tout son petit être... ses petits bras... ses petites jambes... d'une manière tout-à-fait leste et rapide, et toute sa petite personne semblait enveloppée d'une atmosphère de rhubarbe des plus caractéristiques. J'eus l'idée de regarder dans une de ses petites poches... je croyais y découvrir le bout d'une seringue... mais il n'avait pas de seringue... Le fait est que cet instrument sert rarement en politique, où les acteurs doivent toujours être *serrés*...

LE SIRE DE FRAMBOISY.

(A continuer.)

REVUE CRITIQUE.

LA POLITIQUE EN L'AIR.

C'est le nom que l'on doit donner et que l'on donne en effet à la politique électorale du moment, à la haute-ville et dans les carrefours de Québec. En premier lieu, il serait impossible, même à un sorcier, de comprendre comment il se fait que M. Evanturel, l'homme aux immuables bons principes et l'ennemi terrible des rouges, soit devenu tout-à-coup le compère et l'allié de M. Plamondon ; mais on est encore plus étonné qu'un homme comme M. Plamondon ait pu se résoudre à une alliance avec un candidat à bons principes. Evidemment, il y a de quoi s'étonner ! Est-ce que le diable, qui avait peur de l'eau bénite, va devenir sacristain?... Le *Courrier du Canada* n'a pas encore parlé : c'est à lui de faire entendre sa voix, et de passer en revue cette ineffable comédie politique. Le *Courrier* est indépendant au moins, lui ; qu'il nous apprenne donc pourquoi le *Journal de Québec* (qui jadis se scandalisait tant des clear-grits, des socialistes de la pire espèce et des rouges en particulier), ne jette pas le moindre cri d'alarme à la nouvelle de cette alliance parjure qui donne aux philistins leurs entrées libres dans le camp des israélites. Ah ! *Journal de Québec*, va !...

En attendant que tout cela s'éclaircisse, admettons de bonne foi qu'il faudrait bien des Plamondon et même bien des Evanturel pour endormir les électeurs et leur faire prendre de ces vessies pour des lanternes. Consolons-nous toutefois. Si les bons principes sont en voie de fléchir à la bourse politique, la même chose arrive dans le camp des philistins. Dans cette affaire bien des gens ont fait faux bond à la circonstance, et l'on peut joindre à M. Plamondon comme ses imitateurs dévoués mais non serviles (le servilisme n'est que pour les ministériels) les trois quarts du reste de ceux qui composent le parti des turbulents sans cervelle ou sans mémoire, ainsi que les trois quarts du quart restant, et en sus la moitié de ce quart. Comptez maintenant, si vous le pouvez, combien il se trouve d'individus sachant ou on les mène dans ce parti de grands et petits jobards.

O *Courrier du Canada* ! nous vous interpellons finalement. Dites-nous, après informations prises, si le *Journal de Québec* croit ou ne croit pas qu'il puisse exister sur la terre une politique démoc-soc-catholico-rouge.

UN MOT SÉRIEUX A "L'AVENIR."

Nous venons de recevoir un numéro de l'*Avenir*. La chose qui nous a le plus étonnés en y jetant les yeux, c'est que le journal qui s'est donné ce titre déclame sur le présent beaucoup plus qu'il ne le faudrait pour l'avantage de l'*avenir*. Dans un entre-filet sur les pièces jouées au théâtre de Montréal, le rédacteur de cette feuille dit que l'on y donne aux spectateurs des farces burlesques et d'une tendance immorale. Cette phrase exprime une pensée très comme il faut ; elle démontre que dans un journal infecté de rationalisme se rencontre quelquefois des réflexions saines, de même que des fleurs naissent assez souvent sur le bord d'un marais fangeux. Que notre confrère ne se fâche pas de l'idée ni de la comparaison qu'elle appelle. Nous pensons que l'écrivain de l'*Avenir* a

véritablement des principes, mais nous sommes d'avis qu'il les applique assez mal. Il va nous le prouver lui-même.

“ Le théâtre, dit-il, serait une bonne chose, si on y jouait des pièces morales et propres à inspirer le sentiment et l'amour du beau, du patriotisme et de la vertu.”

Cela est bien trouvé et Socrate n'en aurait pas dit autrement que M. Blanchet en ce cas. Cependant, le *beau*, le *patriotisme* et la *vertu* ne doivent-ils exister que dans les compositions de théâtre? Non, sans doute, Hé bien, tirons de cette donnée-là certaines conséquences.

L'*Avenir* aime le beau en affaires de théâtre, mais le beau en matière religieuse est de beaucoup préférable. Il serait donc *beau* pour les lecteurs de l'*Avenir* de voir ce journal appuyer les principes et l'autorité de son église, au lieu de nier celle-ci et de contrecarrer ceux-là. Quant au *patriotisme*, un journal est tenu de l'inspirer, non en laissant ce soin aux pièces de théâtre, mais en défendant la religion contre les attaques irréfutables des cerveaux malades, au lieu de saper cette même religion et de soutenir le schisme au détriment de ses préceptes et sa catholicité. Si l'*Avenir* pratiquait ces choses, il donnerait l'exemple du beau dans le patriotisme et du patriotisme dans le beau. De ces deux sources fécondes naîtrait le troisième résultat désiré par l'*Avenir* : la *vertu* ; et cela vaudrait infiniment mieux que le théâtre de M. Buckland.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nous remercions le rédacteur du *Journal de l'Instruction Publique* de la politesse qu'il nous fait d'échanger avec nous. Le ton décent et affable de cette feuille devrait faire honte aux écrivains de deux journaux, *français de nom*, qui se publient en cette ville. Les écrits *impartiaux* et le langage honnête ont cependant pris refuge dans les colonnes de la *Patrie*, de la *Minerve*, du *Courrier du Canada* et du *Journal de l'Instruction publique*. Quatre journaux *seulement* qui répondent aux exigences des lecteurs honnêtes. C'est bien peu sans doute, mais il n'est pas difficile de prouver que cette énumération est mathématiquement exacte.

AUX CORRESPONDANTS.

*. Conoco doit avant tout se conformer à la condition rigoureuse imposée à tous les correspondants du *Fantasque* de communiquer leur nom au préalable.

*. AINSI-SOIT-IL comprendra qu'en admettant la justesse de ses dires sur le compte des *misérables* qui trafiquent de *toutes les convictions* et de *tous les intérêts de la patrie pour assouvir leur ambition personnelle*, il nous faut d'abord connaître son nom, — puis mettre ce nom au bas de son écrit. Si le *Fantasque* avait la preuve des faits allégués, de suite il mettrait au jour les manœuvres coupables des conspirateurs de la politique.

*. Nous aimons à dire à notre jeune compatriote *français* que les regrets que fait naître dans son âme l'éloignement de la terre natale, dont un océan le sépare, ne nous inspirent que de l'estime ; cependant, nous ne saurions publier les vers qu'il nous adresse : la raison en est bien simple : ses vers ne sont que de la prose au fond et dans la forme.

*. Nous prions LE SIRE DE FRAMBOISY de nous adresser à l'avenir des communications moins longues. Les dimensions du *Fantasque* ne lui permettent pas d'accepter des compositions de trop longue haleine. Il n'en faudrait pas plus pour lui donner la mort et combler les vœux de l'éditeur pommadé d'un certain journal.

☞ Nos lecteurs nous pardonneront d'omettre dans ce numéro la publication d'une seconde lettre du député *Toma Marche-t-il-donc*, et surtout le peu de matières amusantes qu'il renferme. Nous sommes forcés de donner place à des articles déjà composés, et des circonstances particulières ont privé momentanément le *Fantasque* de la coopération de ses collaborateurs ordinaires.